



ISSN 2258-4307

ISSN en ligne 2260-4278

Les représentations de l'Afrique Centrale dans  
les littératures coloniales et francophones  
africaines face aux discours africanistes  
et aux enjeux institutionnels

**Frédéric Mambenga-Ylagou**  
Université Omar Bongo/Gabon  
fredoylagou@gmail.com

Reçu le 25-06-2016 / Évalué le 30-08-2016 / Accepté le 20-10-2016

### Résumé

Il s'agira ici de repérer dans les littératures coloniale et postcoloniale francophone d'Afrique centrale, les topoï spatio-culturels qui représentent cet espace géopolitique comme des motifs identitaires communs. L'analyse de mon corpus fait ressortir une relation plus ou moins réelle et imaginaire des auteurs aux espaces décrits, relation souvent conditionnée par des contraintes génériques et les idéologies véhiculées par les discours théoriques africanistes ou africains. Au-delà de la rhétorique stéréotypique littéraire, ces représentations mettent en jeu une diversité des langages qui font apparaître une sémiotique socioculturelle identitaire et polysémique qui pourrait constituer un espace d'intérêt pour les études francophones africaines dans cette sous-région.

**Mots-clés** : représentations, identité culturelle, dynamiques socioculturelles, Afrique centrale

### The representations of Central Africa in colonial literature and francophone African literatures face Africanist discourses and institutional issues

### Abstract

The main aim of this study is to identify the spatial and cultural topoï that, in francophone French colonial and postcolonial literature of Central Africa, represent this geopolitical space and can be considered as common identity causes. The analysis of my corpus shows a more or less real and imaginary relationship of spaces described by the authors, often conditioned by generic constraints and ideologies conveyed by theoretical speeches of africanists and Africans. Over and beyond the literary stereotypical rhetoric, these performances involve a diversity of languages that show an identity and socio-cultural semiotics that could constitute an area of interest for African Francophone studies in this subregion.

**Keywords:** representations, sociocultural dynamics, cultural identity, Central Africa

## Introduction

L'Afrique Centrale désigne en partie le tiers méridional du continent africain. Cet espace s'organise autour de plusieurs facteurs géographiques, culturels et politiques communs dominants : la forêt équatoriale régnante, en grande partie drainée par le Congo et ses affluents, les populations de langues bantoues qui y sont de loin les plus nombreuses et depuis l'ère coloniale, la langue française qui s'est imposée par sa pratique officielle et de plus en plus populaire<sup>1</sup>. De même, depuis une trentaine d'années, nombre de pays qui constituent cet espace se sont groupés au sein des communautés économiques et politiques (CEMAC et CEEAC)<sup>2</sup>. Comment ces dominantes géoculturelles plus ou moins identitaires ont-elles été représentées dans la littérature coloniale française et postcoloniale francophone<sup>3</sup> ? Comment ces figurations littéraires constituent-elles un socle commun de représentation avec les recherches africanistes de cette sous-région continentale ? Comment les enjeux géopolitiques autour de leurs institutions communes peuvent-ils constituer les fondements unitaires d'un champ littéraire et culturel ? Telles sont les principales articulations de ma réflexion afin d'étudier les régimes de représentations de cette sous-région. Ceux-ci entretiennent des rapports intertextuels avec les discours africanistes.

### 1. Généralités terminologiques, contextuelles et analytiques

Par représentation, il faut entendre les signes, images et figures qui donnent une perception d'un lieu, d'une société ou de toute autre réalité concrète ou abstraite. Les études littéraires et les sciences sociales tiennent les représentations pour un terrain d'investigation privilégié. Lorsque les spécialistes de sciences sociales s'intéressent aux représentations, celles-ci sont avant tout étudiées pour leur signification immédiate ou symbolique. Cependant, le terme de représentation semble mieux convenir aux questionnements littéraires ou artistiques, car c'est une notion qui renvoie certainement plus à l'imaginaire littéraire qu'au domaine de la science. On peut néanmoins reconnaître que littérature et sciences sociales traitent de la représentation comme une approche de la connaissance du monde. Concernant l'espace géographique qui m'intéresse, on peut se poser au préalable un certain nombre de questions avant de dégager les topoï identitaires de quelques textes que je considère comme représentatifs : à partir de quelles périodes littéraires faudrait-il examiner ces modes de représentation ? Que postulent-elles comme socle commun qui permette de dégager des motifs de convergence thématique ?

Mon corpus littéraire sera donc la littérature coloniale<sup>4</sup> et les littératures francophones d'Afrique centrale postcoloniale subsaharienne. L'image de l'Afrique dans

les discours littéraires européens n'est pas apparue avec la deuxième phase de la colonisation française en Afrique, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Aussi, il m'importe avant de voir comment, l'Afrique centrale est représentée dans maints récits français de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle au début du XX<sup>e</sup> siècle. L'intérêt européen pour les contrées africaines a existé de tout temps, depuis l'Antiquité<sup>5</sup>. Cependant, comme le mentionnent maintes monographies sur le sujet<sup>6</sup>, la découverte de l'intérieur de l'Afrique noire avant le XIX<sup>e</sup> siècle est très sommaire, voire inexistante. Car les moyens matériels n'étaient pas adaptés à une telle entreprise. Jusqu'à ce siècle, «Le blanc des cartes importunait et l'imagination prenait le relais là où l'information fiable faisait défaut»<sup>7</sup>. Avec les grandes missions d'explorations du XIX<sup>e</sup> siècle, marquées en France, par la mission de Brazza et la deuxième mission Lenfant, une relation nouvelle s'est installée au niveau de la perception de l'altérité africaine. Aussi, les récits de voyage, les comptes rendus de mission, les carnets de route constituaient-ils les principaux véhicules des représentations et d'informations de tout ce qui sortait du cadre que se fixaient les populations françaises de la métropole.

Les témoignages et les cartographies se multiplient, et naissent des Associations pour la découverte qui ont pour mission de combler les espaces blancs que seuls peuvent donner des récits de voyage. En somme, cette relation marque de manière saisissante l'invention d'une identité négro-africaine et de son espace géographique. Les contours de cette africanité qu'offrent les diverses représentations discursives tendent à la généralisation des particularités physiques de l'Afrique et de ses populations. Mais bien avant la deuxième phase de la colonisation, les données sur l'ailleurs non européens abondent en ce qui concerne d'autres régions du globe. Il y avait déjà une certaine image prédéfinie de l'Afrique. Cependant, l'on disposait de peu de documents en ce qui concerne l'Afrique centrale.

Je m'intéresserai à quelques textes coloniaux en langue française qui abordent cette spatialité africaine. Ces textes ressortent d'une relation plus ou moins réelle et imaginaire des auteurs aux espaces décrits, bien qu'ils soient conditionnés par des contraintes génériques et qu'ils reposent sur des images stéréotypées de l'Afrique. Mais quel est le socle commun de ces représentations?

## **2. Les contraintes génériques et les images identifiantes de l'Afrique centrale dans les littératures coloniales d'expression française**

Comme le montrent de nombreuses monographies depuis au moins quatre décennies, la littérature de voyage comme la géographie sont des espaces qui projettent des images des contrées connues ou inconnues du public auquel elles s'adressent. Elles mobilisent et nourrissent des imaginaires collectifs. De ce fait,

toute représentation des littératures de voyage apparaît comme un savoir constitué et identifiant sur un lieu donné. Ce constat établi sur les littératures coloniales, en particulier, n'a pas porté essentiellement sur l'espace équatorial africain qui pourtant est le principal milieu d'Afrique noire française qui a suscité une imagerie littéraire abondante et plus stéréotypée sur les marqueurs spatiaux et culturels du monde négro-africain. Comment les œuvres de mon corpus produisent-elles des identités spatiales et culturelles de l'Afrique centrale qui répondent à ces contraintes génériques?

Les paysages décrits par la littérature de voyage sur l'Afrique noire offrent souvent une monotonie aspectuelle dont le soleil dardant ainsi que la forêt envahissante et angoissante sont les principaux décors. Il faut néanmoins signaler que c'est en Afrique équatoriale française que la forêt apparaît systématiquement comme un espace totalisant et un personnage omniprésent et oppressif. Dans *Voyages et aventures en Afrique équatoriale*<sup>8</sup>, Paul Du Chaillu décrit, de manière saisissante, des lieux du sud Gabon que n'avaient jamais explorés un blanc. Les observations de l'auteur explorateur révèlent des descriptions redondantes sur l'environnement qu'il découvre : un espace généralement uniforme et dominé par la forêt, traversé par de nombreux cours d'eau et offrant un climat « énervant et malsain, non par suite de chaleur excessive, mais à cause de l'humidité et de l'élévation de la température moyenne, les nuits étant aussi chaudes que les jours<sup>9</sup> ». E. Pschari, dans *Carnets de route*<sup>10</sup>, constate la même pesanteur lorsqu'il pénètre les terres intérieures du centre du continent : « tout de suite, derrière, la brousse, et dans le fond, la forêt<sup>11</sup> » (15). Néanmoins, cette impression de désolation envahissante des territoires qu'il découvre laisse la place chez lui à une grande émotion romantique qui est vécue de manière fantasmée. Dans *L'Heure du nègre*<sup>12</sup> de Georges Simenon, les images de l'Afrique centrale que l'écrivain traverse des côtes gabonaises jusqu'aux deux Congo, répondent également à ce sentiment de perpétuelle monotonie, cette fois-ci dépourvue de portée poétique comme on le voit chez Pschari. « *La nature est triste, le soleil d'Afrique est un leurre. Il est aussi gris, aussi implacable qu'un ciel d'orage. La forêt vierge est grise, elle aussi, et grises, ternes en tout cas, les fleurs plus colorées de la forêt tropicale* ». (52). René Maran, dans *Batouala* fait observer la force foudroyante de la tornade, en saison des pluies, dans les régions baignée par l'Oubangui, un affluent du Congo :

*Une nuée impénétrable sourd des étendues naguères surchauffées. L'eau cherche l'eau, s'attroupe, se fraie des routes, s'émeute en cascades, se mue en ruisseaux, dévale sur les pentes, bondit vers la rivière<sup>13</sup>.*

La faune joue un rôle déterminant et mythique dans l'enfer équatorial africain de Céline dans *Voyage au bout de la nuit*. Tous les fauves cruels comme la panthère, les léopards ou encore les reptiles dangereux comme le crocodile ou les serpents

venimeux constituent un univers féroce et hallucinant qui prend une allure horri-  
fiante la nuit : « La nuit avec tous ses monstres entrait alors dans la danse. La forêt  
n'entend que leur signal pour se mettre à trembler, siffler, mugir de toutes ses  
profondeurs...»

Bien plus que dans le roman colonial qui a pour cadre l'Afrique occidentale  
française (AOF) dominé par le décor sahélien ou quelques rares allusions forestières  
de la côte de Guinée et des ses environs, c'est bien l'univers équatorial de l'Afrique  
centrale qui est l'objet d'une véritable mythification de l'Afrique noire, à partir  
du schème de la forêt obscure et hostile. L'espace équatorial est pour l'Européen  
une épreuve bien périlleuse. La sensation déprimante, voire lugubre du milieu ne  
paraît faite que pour les indigènes. Ainsi, la description des noirs de cette partie  
de l'Afrique et de leurs mœurs n'est pas plus positive chez Georges Simenon, dans  
*L'Heure du nègre* :

*Je cherchais quelqu'un à qui parler. Il n'y avait personne. Ou plutôt il n'y avait  
sous le hangar, parqué comme des bestiaux, que cent ou cent cinquante nègres  
et négresses. Tous étaient à peu près nus. Une petite race difforme, aux gros  
inquiets<sup>14</sup>.*

Chez Du Chaillu comme chez Psichari, la sympathie envers les noirs n'est  
pas feinte, néanmoins elle révèle toujours un caractère paternaliste qui place  
l'européen dans une posture hégémonique et bienveillante :

*Je sais que je dois me croire supérieur aux pauvres Bayas de la Mambéré.  
[...] La supériorité d'une race sur une autre race est peut-être une illusion...  
Qu'importe? C'est l'illusion de se croire supérieur aux autres qui fait accomplir  
les belles actions<sup>15</sup>.*

Les peuples rencontrés apparaissent souvent sous les contours d'une mentalité  
arriérée. Mais Du Chaillu comme Psichari ne manquent pas de mentionner la  
diversité culturelle des peuples qu'ils rencontrent d'une région à l'autre, sans  
toutefois omettre de signaler une ligne de continuité identitaire qui repose sur  
leurs croyances, leurs arts et parfois leurs langues. Comment ce socle commun de  
représentation consonne-t-il avec les discours des sciences sociales et des études  
africanistes durant la colonisation?

### **3. Représentation et construction d'une épistémè racialisée par les sciences sociales et par les études africanistes.**

Les sciences sociales en général, l'anthropologie, l'ethnographie et la géographie  
humaine en particulier, ont accompagné l'entreprise coloniale dans la construction  
de son discours sur l'altérité. L'anthropologie raciale a eu une influence

considérable et durable sur les politiques coloniales. Les bâtisses épistémologiques et scientifiques de l'anthropologie raciale prennent source dans les études d'anatomie comparée des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. Elles ont établi une échelle de mesure de l'humain en partant de son voisinage génétique avec les grands singes. Ainsi le noir, plus spécifiquement le noir d'Afrique équatoriale serait plus proche de l'animalité simiesque. L'animalité du nègre prouverait l'existence d'une chaîne des êtres. L'anthropologie raciale encouragera les études sur les caractéristiques physiques, morales et intellectuelles de l'homme noir. Pour Broca, l'anthropologie sera une « *science qui a pour objectif l'étude du groupe humain considéré dans son ensemble, dans ses détails et dans ses rapports avec le reste de la nature* »<sup>16</sup>. Elles ont été des instruments scientifiques privilégiés d'appréhension des sociétés traditionnelles d'Afrique noire. Elles ont épousé la vision d'une mission civilisatrice de la colonisation. Scientifiques et administrateurs coloniaux ont œuvré dans la même direction. Par exemple, en 1897, Alfred Ferrière, administrateur du Congo français est chargé d'une mission scientifique dans l'Afrique équatoriale, à l'effet d'y poursuivre des recherches d'histoire naturelles et d'ethnographie et des formes de collections destinées aux musées et équipes de recherches français. Les missions d'exploration ont été initiées pas seulement pour des raisons politiques, mais aussi dans un but scientifique. Ce fut le cas des missions d'exploration de Paul Du Chaillu dans la forêt gabonaise ou de Paul Campbell, secrétaire particulier de Pierre Savorgnan de Brazza qui s'est vu confier une mission ethnographique, en 1886. Ainsi, progressivement ce sont constituées des études coloniales qui sont apparues comme les cautions scientifiques de l'idéologie coloniale. Elles ont produit des savoirs sur l'Afrique noire qui renforçaient, dans la plupart des cas, la vision racialisée de l'idéologie coloniale que la littérature française se chargeait de distiller dans l'imaginaire populaire.

En somme, les caractéristiques géoculturelles de l'Afrique centrales (forêt dense, pratiques culturelles animistes rétrogrades...) ont constitué la matrice nourricière des principaux stéréotypes négatifs sur les négro-africains en période coloniale. La littérature coloniale et les sciences sociales ont produit une approche cognitive de l'Afrique équatoriale définie essentiellement par des regards européens.

#### **4. Représentations nuancées et négrophilie**

Bien avant la première décennie du XX<sup>e</sup> siècle, se dessine dans la littérature coloniale une représentation plus nuancée et valorisante de l'Afrique noire en général, et de son espace équatorial en particulier. La découverte de l'esthétique de l'art colonial, à la fin des années 1890, a véritablement accentué la réflexion critique sur l'exotisme. En effet, l'exotisme équatorial négro-africain, tel qu'il

apparaît obsessionnellement dans les récits de voyage et le roman colonial, relève plus d'une représentation décadente et désenchantée. Les milieux scientifiques comme les milieux littéraires coloniaux s'en tenaient à des jugements hâtifs, sommaires ou imbus de supériorité raciale, telle cette remarque d'André Michel, alors conservateur du Louvre dans les années 1890 :

*Chez les nègres qui paraissent comme toutes les races de l'Afrique centrale et méridionale fort arriérés pour tout ce qui est effet d'art, on retrouve des idoles représentant avec une grotesque fidélité les caractères de la race nègre*<sup>17</sup>.

Mais contre cette vision, s'affirme dans certains récits de voyage ou dans certains romans, une représentation plus approfondie du milieu et des peuples d'Afrique équatoriale où apparaissent une réelle relation esthétique et une volonté de comprendre la nature intrinsèque de leur univers socioculturel. Cette représentation esthétique et en profondeur apparaît de façon si saisissante chez Psichari qu'elle mérite une attention particulière. Le regard que Psichari pose sur le monde colonial répond à une volonté de déconstruction imagologique dont la quintessence peut être saisie dans son propos suivant :

*Nous sommes victimes, dans nos relations avec tous ceux qui n'ont pas la même couleur que nous, d'une illusion tenace, d'une erreur qui nous est chère. Nous les voulons à notre image. Dans tout ce que nous leur demandons, dans tout ce que nous leur donnons, nous les supposons à notre image*<sup>18</sup>.

L'espace équatorial souvent perçu comme un milieu hostile, inhospitalier apparaît chez lui comme un spectacle esthétique et apaisant qui ouvre à l'élévation spirituelle :

*Une heure après, on est au bord du Congo, dont les eaux troublent bouillonnent en vagues immenses sur les fonds des rochers. A cet endroit, le Congo fait du quarante à l'heure. [...] ce fleuve multiforme qui roule alternativement des eaux calmes aux reflets smaragdins et des bouillonnements furieux d'écume blanche. Nous sommes restés une bonne heure à contempler ces remous. [...] Entre les rochers du bord, de petites plaquettes où de vraies vagues chantent l'unique musique de ce paysage. Chose curieuse : cette allure furieuse du fleuve, cet ensemble de proportions gigantesques met dans l'âme un repos infini et donne une grande impression de calme puissant*<sup>19</sup>.

Si l'Afrique équatoriale est souvent représentée sous les schèmes de la sauvagerie et de la barbarie, Psichari renverse les topoï négatifs qui deviennent dans son récit de voyage au cœur de l'Afrique noire, un lieu salubre l'«un des derniers endroits où nos meilleurs sentiments peuvent encore s'affirmer »<sup>20</sup>. Cette approche

positive de l'univers indigène équatorial est aussi revendiquée par une nouvelle orientation des études africanistes coloniales qui vont, à la suite des débats qui traversent les sciences sociales sur le relativisme culturel, revoir certains paradigmes définitoires des cultures africaines traditionnelles. Cette tendance qui, au siècle dernier, de l'entre-deux-guerres à la décolonisation, a trouvé sa meilleure expression chez Frobenius, Delafosse, Tempels, Griaule... qui reconnaissent aux noirs une humanité et des cultures spécifiques traduisant une relation particulière au monde. Je m'attarderai spécifiquement sur la *Philosophie bantoue* (1945) du R.P. Tempels, parce qu'il constitue un ouvrage majeur dans la tentative de compréhension d'une vision unitaire de l'espace culturel des peuples d'Afrique centrale. La thèse défendue par Tempels est que les sociétés africaines ont une vision et une philosophie de leur monde. Cette idée qui paraît comme une évidence ne l'était pas pour le courant évolutionniste du XIX<sup>e</sup> siècle européen qui dominait dans les milieux coloniaux. Le livre de Tempels a soulevé de nombreuses réactions entre 1945, sa date de publication et 1965. L'idée directrice qui parcourt ce livre est que la vie et la mort sont les deux faits qui déterminent les attitudes humaines et conditionnent les formes de pensée dominantes des groupes humains. Dans la colonie belge du Congo où il exerce comme prêtre, Tempels remarque la centralité de ce fait dans les comportements socioculturels des bantous du Congo. Il en vient au constat suivant : « Chez les Bantous et probablement chez tous les peuples primitifs, la vie et la mort sont les grands apôtres de la fidélité aux conceptions *magiques et traditionnelles*<sup>21</sup>.

L'hypothèse de Tempels est que la pensée africaine, digne de sens, est à rechercher sous les mythes et légendes, les philosophes africains formés à son école comme Kagame vont s'y atteler. Selon cette conception, toute société dite traditionnelle aurait une philosophie implicite que le philosophe se chargerait de mettre en évidence par l'étude des éléments culturels, et d'expliquer en soulignant à la fois la cohérence de la pensée et le lien entre conception du monde et orientation de l'action.

## **5. Les contre-discours africains et la valorisation de la terre matricielle équatoriale ou la problématique d'une identité culturelle**

C'est dans les discours anticolonialistes et négrophiles des études africanistes que des Africains formés à l'école coloniale vont tenter de faire revivre eux-mêmes la culture africaine. Les intellectuels négro-africains ont saisi rapidement l'importance de cette réhabilitation culturelle. Ce que Senghor dévoile d'ailleurs dans « Les leçons de Léo Frobenius » :



*Je ne saurais mieux faire que de dire, ici, les leçons que nous avons tirées de la lecture de l'œuvre de Frobenius, et surtout de ses deux ouvrages fondamentaux, traduits en français : Histoire de la civilisation et le Destin des civilisations. Quand je dis « nous », il s'agit de la poignée d'étudiants noirs qui, dans les années 1930, au Quartier latin, à Paris, lancèrent, avec Aimé Césaire, l'Antillais, et Léon Damas, le Guyanais, le mouvement de la Négritude. (...). C'est Léo Frobenius, plus que tout autre, qui a éclairé, pour nous, des mots comme émotion, art, mythe, Eurafrique. (...). C'est Léo Frobenius qui nous donna, et la vision, et l'explication au moment où, les études terminées, nous entrions dans la vie active, militante, le mot et l'idée de la Négritude dans notre gibecière. C'est Frobenius qui nous aida à charger le mot de sa signification la plus dense, la plus humaine en même temps<sup>22</sup>.*

Le point de départ de cette prise de conscience est le contexte de l'entre-deux-guerres qui constitue un espace-temps des problématiques d'acculturation et des phénomènes de contre-acculturation, souvent au centre des thématiques majeures des littératures africaines. Il faudrait comprendre par là, que ce contexte historique suppose une renaissance culturelle et sociale, marquée par l'émergence des contre modèles qui s'opposent à la fois aux structures dominantes de la culture coloniale. Ce contexte induit aussi le déplacement du curseur de l'autochtonie culturelle vers la recherche d'une harmonie des extrêmes, en somme, l'invention continue de nouveaux codes idéologiques et interculturels. De ce point de vue, on ne saurait dégager une spécificité purement sous-régionale puisque c'est un mouvement qui embrasse toutes les colonies d'Afrique, voire toutes les colonies.

## **6. Dynamiques socioculturelles coloniales et postcoloniales dans les littératures francophones d'Afrique centrale**

La satire de la représentation coloniale a été faite, si l'on peut trouver une source convaincante, dans le roman *Batouala* (1921) de René Maran. Mais on peut aussi voir dans le roman anticolonial francophone d'Afrique centrale une perspective de représentation similaire, depuis les années 1950 par des écrivains, tels Mongo Beti, Jean Malonga et Ferdinand Oyono, qui pensaient que la condamnation de la situation coloniale était plus urgente que la célébration d'une culture africaine authentique, elle-même sujette à un examen plus nuancée. De même, on voit dans les thèses développées par l'anthropologue français Georges Balandier (1956, 1958), sur les dynamiques socioculturelles en Afrique équatoriale française les bases d'une théorisation qui problématise la notion d'identité des sociétés africaines contemporaines. L'idée principale qui ressortait de ces romans francophones africains des années 1950 sur la question coloniale et par la suite ceux des premières décennies des

indépendances est la problématique des changements socioculturels qui implique de reconsidérer la notion d'identité culturelle africaine, à partir des diverses situations historiques et sociales. En somme, les processus opérés, sous l'effet des phénomènes de contacts et d'interpénétration des civilisations, montrent que les écoumènes africains élaborent des cultures plurielles où l'élément moteur est l'adaptation des apports extérieurs aux contextes initiaux. Ces dynamiques socio-culturelles sont bien perceptibles chez les romanciers camerounais, Mongo Beti pour la période coloniale et Patrice Nganang pour l'ère qui suit les indépendances.

Dans *Ville cruelle* (1954), il y a assurément la transposition du milieu culturel villageois dans la ville coloniale, en effet les paysans citadins vivent dans un quartier appelé « quartier indigène », restituant le mouvement à la fois de déterritorialisation des populations autochtones et leur intégration dans l'espace de la situation coloniale. Cet espace indigène qui possède toutes les caractéristiques démographiques et culturelles du village traditionnel apparaît comme un univers morphologiquement instable où règne une stratégie de survie reflétée par une architecture de la pauvreté matérielle:

*Le Tanga des cases occupait le versant nord peu incliné, étendu en éventail. Ce tanga se subdivisait en innombrables petits quartiers qui, tous, portaient un nom évocateur. Une série de bas-fonds, en réalité ! Les mêmes cases que l'on pouvait voir dans la forêt tout au long des routes<sup>23</sup>.*

La configuration spatiale est ici porteuse d'un mode de vie de l'entre-deux-social d'un univers situé à mi-chemin entre la ville coloniale, des colons et le village traditionnel. La ville coloniale, on le voit ici, repose sur le schéma sociologique de la métropole : un centre qui représente le pouvoir économique et politique, constitué d'un petit groupe qui détient le capital et des périphéries démographiquement importantes et majoritaires qui forment le réservoir des forces laborieuses. Les villageois sont attirés par l'activité économique et commerciale de la ville coloniale, le Tanga du versant sud :

*Tanga de l'argent et du travail lucratif » qui « vidait l'autre Tanga de sa substance humaine. Les Noirs remplissaient le Tanga des autres, où ils s'acquittaient de leurs fonctions. Manœuvres, petits commerçants, cuisiniers, boys, marmitons, prostituées, fonctionnaires, subalternes, rabatteurs, escrocs, oisifs, main- d'œuvre pénale, la rue en fourmillaient. Chaque matin, les paysans de la forêt proche venaient grossir leurs rangs, soit qu'ils fussent simplement en quête de vastes horizons, soit qu'ils vinssent écouler le produit de leur travail ; il s'était constitué parmi cette population une mentalité spécifique, si contagieuse que les hommes qui venaient périodiquement de la forêt en restaient contaminés aussi longtemps qu'ils séjournèrent à Tanga<sup>24</sup>.*

Georges Balandier a analysé avec pertinence la mobilité et l'instabilité des groupements sociaux indigènes dans la situation coloniale dans son ouvrage *Sociologie actuelle de l'Afrique noire : dynamique sociale en Afrique centrale*<sup>25</sup> (1955 : 56-58), en démontrant comment l'implantation des entreprises commerciales dans les centres urbains avait « entraîné une dislocation des groupements » et la constitution dans ces villes d'une prolétarisation indigène de grande envergure. Les structures économiques de la ville coloniale ont conduit à l'adoption d'une culture de la situation et de la marge sociale par rapport aux modes de vie traditionnels et au modèle social du pouvoir colonial. La mobilité spatiale a abouti progressivement à des changements sociétaux dans les univers traditionnel et colonial, placés dans un contexte qui évolue autour d'eux d'une manière vertigineuse. Ces mutations du corps social indigène se sont traduites par la création d'un parler spécifique dit « petit-nègre », français incorrect et sommaire, appelé « Forofifon naspa » dans certaines colonies françaises d'Afrique occidentale, correspondait à un acte de communication des milieux prolétaires et villageois qui brisait les frontières linguistiques. Ce parler de la situation coloniale est un marqueur identitaire qui procède d'une hybridation des procédés grammaticaux du français et des modalités de transposition linguistique des langues indigènes.

La société africaine en contexte colonial est caractérisée par la tension des niveaux symboliques du social qui génère une problématique de l'être et du devenir. Je voudrais parler de la nécessité de communiquer et d'apparaître dans un univers de la domination. Ce fait n'est pas toujours conflictuel, il se traduit aussi par une adhésion volontaire du sujet colonisé aux nouvelles valeurs culturelles de la situation coloniale. Ce que tente de démontrer Mongo Beti dans *Le pauvre christ de Bomba* (1956). Contre une vision qui fait de la colonisation une instrumentalisation du sujet africain à travers un processus qui le rend étranger à lui-même, et qui n'est pas systématiquement une aliénation mais une volonté d'être et d'affirmation, disons une présence au monde. Il y a dans ce cas, identification aux modes structurels de la colonisation et en même temps recherche des marqueurs spécifiques.

## 7. Littératures africaines et processus d'hybridation culturelle postcoloniale

L'hybridation culturelle coloniale et postcoloniale, comme panacées à la crise du monde traditionnel, est une réponse aux sociétés africaines. Sens que mettent en évidence nombre de romans d'Afrique centrale, des années 1990-2000. En effet, les cultures hybrides issues de la postcolonie africaine sont viciées et semblent être une parodie de la modernité ou un détour pour assumer une condition sociale avilissante. *Temps de chien* de Patrice Nganang (2001) s'inscrit parfaitement dans la mise à nu des langages de la modernité malade africaine. En effet, tous les

personnages sont pris par une frénésie langagière qui cherche une dénomination juste au mal être socioculturel qui a totalement rendu inopérante les langues du terroir comme le français standard qui reste pourtant l'expression dominante du roman. La langue de la rue et les imaginaires culturels qu'elle véhicule s'affirment comme les seuls discours capables de restituer la désespérance de l'ordre social. En somme *Temps de chien* questionne la portée morale et philosophique des cultures urbaines africaines et dénonce implicitement le sens de la globalisation dans des sociétés en pleine crise culturelle et qui sont des véritables kaléidoscopes de vies brisées, qui réinventent sans cesse leur quotidien pour survivre et qui espèrent, par un mimétisme parodique de la mondialisation, suivre la marche effrénée du monde occidental.

Les langages urbains qui jonglent avec le chaos social, avec la culture de l'urgence et de la survie, soumettent la langue à la précarité du quotidien, car seule la poésie des « bas-fonds » est susceptible de restituer le mal être culturel. On assiste à une création de nouveaux repères culturels dans des espaces de plus en plus chaotiques. C'est dans les univers urbains que ce plurilinguisme syncrétique est généralisé et que le français occupe une place importante dans la communication sociale. Ce plurilinguisme offre la possibilité d'un accès original aux dynamiques socioculturelles, ce que veulent exprimer, par exemple, *Le Pleurer-rire* (Henry Lopez, 1982) dans une langue parlée qui donne à la littérature son caractère populaire, en restituant le nouvel apport de l'oralité, constituée des emprunts au langage de la rue et de la radio, au français parlé dans les capitales africaines. De même dans *Les Matitis*, (Hubert Ndong, 1992), *Temps de chien* (Patrice Nganang, 2001) qui apparaissent comme unification par l'esthétique littéraire des mondes éclatés.

## Conclusion

En définitive, j'ai tenté de montrer que la dualité est au cœur des formes de représentations littéraires des espaces physiques et culturels d'Afrique centrale. D'un côté, une représentation littéraire coloniale qui en fait souvent un espace hostile et parfois le lieu d'un enchantement émotionnel comme chez Psichari. De l'autre, une représentation postcoloniale qui fait ressortir une identité plus complexe, toujours tendue entre le conservatisme aux traditions multiséculaires et les diverses novations socioculturelles issues des processus coloniaux et postcoloniaux. Car dans leurs processus historiques précoloniaux, coloniaux et postcoloniaux, les sociétés d'Afrique centrale n'ont cessé de démontrer que toute identité culturelle se construit selon les enjeux de chaque période de l'histoire, des rapports de force qui sont déterminés à partir de la condition subalterne en face d'un pouvoir hégémonique ou encore en face des formes de cohabitation et d'intérêts

interrégionaux. Quel rôle peuvent jouer, de ce point de vue, les institutions régionales dans la constitution d'un champ qui permet de saisir les traces indélébiles laissées par l'histoire coloniale et les sémiotiques sociales postcoloniales à travers ses différentes stratifications discursives et imagologiques, Quelles stratégies peuvent être mises en œuvre pour que les études sur les représentations culturelles constituent les bases d'un champ d'études littéraires francophones sous-régionales ?

La Francophonie recouvre des espaces culturels divers ayant en partage le français. Par le jeu de l'Histoire, les rapports de domination issus du monde colonial français en Afrique se sont, progressivement, transformés en un partenariat que les anciennes colonies assument aujourd'hui au point de revendiquer une spécificité francophone qui ne s'oppose plus à l'identité originaire, fondamentalement africaine. L'inscription dans la Francophonie d'un certain nombre de pays africains d'Afrique centrale participe de cette double volonté de rendre lisible un mouvement de l'Histoire et d'assumer la patrimonialisation du français dans les espaces culturels de cette région. La Francophonie apparaît ainsi comme un « enjeu de civilisation » et une exigence de modernité qui sous-tend pour sa réalisation constructive d'intégrer sans cesse la dimension complexe et multiculturelle des sociétés africaines. La diversité linguistique et culturelle de l'Afrique centrale, bien plus dense que dans celle des pays d'Afrique francophone occidentale, est un facteur qui problématise davantage la question de l'identité culturelle dans certains Etats. De ce point de vue, le français langue d'expression littéraire, langue de communication populaire est un véritable laboratoire vivant de la perception des dynamiques socioculturelles qui trouvent des résonances communes dans les pays d'Afrique centrale. Il est donc possible à partir de ce socle commun de représentations de formuler des axes d'enseignement et de recherches intercommunautaires dans une perspective pluridisciplinaire qui associe les études francophones, les études postcoloniales (au sens large) ainsi que les sciences humaines et sociales (géographie, anthropologie, sciences du langage, histoire, sociologie, économie...).

## Bibliographie

- Balandier, G. 1955. *Sociologie actuelle de l'Afrique Noire*. Paris : PUF.  
Céline, L.F. 1932. *Voyage au bout de la nuit*, Paris : Gallimard.  
Chevrier, J.1981. *Anthologie africaine*. Paris : Hatier.  
Collectif, 1980. *Histoire générale de l'Afrique*. Paris : Unesco/NEA.  
Du Chaillu, P.B. 1863. *Voyages et aventures dans l'Afrique équatoriale*. Paris : Librairies Lévy.

- Eboussi Boulaga, 1984. *Eveil philosophique africain*. Paris : L'Harmattan.
- Eza Boto, 1971, [1954]. *Ville cruelle*. Paris : Présence africaine.
- Gide, A. 1929. *Voyage au Congo, suivi d'un retour au Tchad*. Paris : Gallimard.
- Laude, J. 1968. *La peinture française et l'art nègre (1905-1914)*. Paris : Klincksieck.
- Mambenga, F. (dir.), 2008. *Mongo Béti: la pertinence réaliste et militante*. Interculturel francophonies, Lecce : Alliance Française, Université de Lecce.
- Maran, R.1921. *Batouala*. Paris : Albin Michel.
- Mongo, B. 1958. *Le Pauvre Christ de Bomba*. Paris : Laffont.
- Monnier, Y. 1999. *L'Afrique noire dans l'imaginaire français (fin du XIX- début du XXe siècle)*, Paris : L'Harmattan.
- Mouralis, B. 1993. *L'Europe, l'Afrique et la folie*. Paris : Présence africaine.
- Mudimbe, V.Y. 1994. *Le corps glorieux des mots et des êtres, esquisse d'un jardin africain à la bénédictine*. Paris : Présence Africaine.
- Ndong Mbeng, H.F.1992. *Les Matitis : mes pauvres univers en contre-plaqué, en planche et en tôle*. Paris : Sépia.
- Neil, L. (Dir.) 2006. *Penser le postcolonial : une introduction critique*. Paris : Editions Amsterdam.
- Nganang, P. 2004. *Temps de chien*. Paris : Le Serpent à Plumes.
- Obenga, T. (dir.).2000. *Les peuples Bantu, Migrations, Expansion et Identité Culturelle, Tome II*, Paris : L'Harmattan.
- Ongba, R. 2007. *L'Afrique dans les littératures coloniale et post-coloniales*. Paris : L'Harmattan.
- Oyono, F. 1958, *Le vieux nègre et la médaille*. Paris: Julliard, 1956, *Une vie de boy*, Paris : Julliard.
- Reynaud Paligot, C.2006. *La République raciale 1860-1930*. Paris : Puf.
- Ricard, A.2000. *Voyages de découvertes en Afrique. Anthologie 1790-1890*. Paris : Robert Laffont.
- Riesz, J.2008. *De la littérature coloniale à la littérature africaine, Prétextes-Contextes-Intertextes*, Paris: Karthala.
- Saïd, E. 1980. *L'Orientalisme*. Paris : Seuil.
- Senghor, L. 1977. *Négritude et civilisation de l'Universel*. Paris : Seuil.
- Serres, J.1997. *Explorations au cœur de l'Afrique. Le commandant Lenfant 1865-1923*. Paris : L'Harmattan.
- Simenon. 1996. [1ère éd. 1932]. *L'Heure du Nègre*. Pézilla-la-Rivière : DLM.
- Tempels, R.P. 1949. *La Philosophie bantoue*. Paris : Présence Africaine.

## Notes

1. L'Afrique centrale est dominée par la forêt qui constitue une ligne de continuité du centre à l'Ouest équatorial (Pays du Bassin du Congo). Au nord, cependant s'étend une zone de savane, dont les populations parlent des langues nilo-sahéliennes (Adamaoua-oubangiennes » non bantoues. Selon les études linguistiques, leur positionnement géographique et leurs origines postulent une parenté avec les peuples bantous. Dans la partie plus spécifique des Grands Lacs (Lac Victoria, Lac Albert, Lac Turkana) domine un vaste de plateau où se côtoient quatre grandes familles linguistiques qui font de cette sous-région, un véritable carrefour ethnique. Nombre de ces populations qui voisinent avec les Bantous depuis des millénaires ont adoptés des parlers bantouphones.

2. Communauté économique et monétaire de l'Afrique Centrale (CEMAC) regroupe les pays suivants : Cameroun, Centrafrique, Congo, Gabon, Guinée Equatoriale et République du

Tchad), Communauté Economique des Etats de l'Afrique Centrale (CEEAC) regroupe les pays suivants: Angola, Burundi, Cameroun, Gabon, Centrafrique, Guinée Equatoriale, République du Congo, Sao-Tome et Principe Tchad, Rwanda).

3. La dimension historiographique considérée ici n'est pas à confondre avec celle du courant post-colonialiste inspiré de l'œuvre d'Edward Said, de Mudimbe (*l'odeur du père*) et de l'afropolitanisme d'Achille Mbembe.

4. Cette question ne se limite pas à la production française. Le production anglaise mérite aussi d'être mentionnée ici car elle est d'un intérêt incontournable, notamment celle de Joseph Conrad (*Heart of darkness*, 1899) et de Henri Morton Stanley (*in darkest africa*), sans oublier la littérature belge comme *Tintin au Congo*, etc.

5. Hérodote, Hannon, Strabon, Pomponius Mela, Solin, Pline ou encore Sénèque.

6. Ricard, A. 2000, *Voyages de découvertes en Afrique. Anthologie 1790-1890*, Paris : Robert Laffont.

7. Idem, préface p. IX.8°*Voyages et aventures en Afrique équatoriale* (Paul Du Chaillu, 1863), *Terres de Soleil et de Sommeil* (E. Psichari, 1908), *L'Heure du Nègre*, (G. Simenon, 1934), *Batouala* (René Maran, 1921).

8. Lorsque *Voyages et aventures en Afrique équatoriale* a été publié en 1863, on dispose de peu de connaissances sur l'intérieur du continent africain, surtout dans sa partie centrale et les bases administratives de l'impérialisme colonial français n'y sont pas encore établies. Aussi l'exploration de l'Afrique équatoriale devient un véritable enjeu d'élaboration d'un savoir identifiant et/ou d'une prise de possession et de domination. Avant Paul Du Chaillu, David Livingstone explore la région des Grands Lacs en Afrique centrale, à la suite de trois voyages de 1846 à 1856, voyage au cours duquel il traversa l'Afrique de l'Angola au Mozambique, en explorant les bassins du Zambèze, le Lac Tanganyika et le Lac Malawi. De 1855 à 1859, Paul Du Chaillu ambitionne d'atteindre les sources du Nil, dans les Grands Lacs, en partant des côtes gabonaises, mais ne parvient pas à sa quête puisqu'il est stoppé dans son élan au cœur de la forêt équatorial du Gabon.

9. Du Chaillu, P. 2003, (1863), *Voyages et aventures en Afrique équatoriale*, Paris : Sépia, p.358.

10. Somme de correspondances que l'écrivain-soldat, engagé dans la mission Lenfant, adresse à des proches et qui feront l'objet d'un récit de voyage plus élaboré et construit, intitulé *Terres de soleil et de sommeil*, qui sera publié en 1908. De septembre 1906 à 1907, il accompagnera le Commandant Lenfant dans le cadre de la Mission du Haut- Logone, entre les bassins du Tchad et du Congo. La France est encore mal implantée dans la région de l'Oubangui-Chari-Tchad. La mission Lenfant fut organisée par la Société de géographie de Paris dans le but de l'exploration des pays qui s'étendent entre la Sangha et le Chari.

11. Psichari, E. 2008 (1908), *Carnets de route*, Paris : L'Harmattan, p.15.

12. Texte qui appartient au genre du grand reportage, qui s'articule autour de six articles parus dans l'hebdomadaire *Voilà*, en 1932.

13. Maran R..1921, *Batouala*, Paris : Albin Michel, p.77.

14. Simenon, G .1932, *L'Heure du Nègre*, p.17.

15. Psichari, Ernest, *Carnets de route*, op.cit. p.142.

16. Broca, cité par Reynaud Paligot, C. 2006, *La République raciale 1860-1930*, Paris : PUF, p. 1-3.

17. Cité par Jean Laude in *La peinture française et l'art nègre (1905-1914)*, Paris : Klincksieck, 1968, p.47

18. Psichari, E., *Carnets de route*, op. cit. p. 19.

19. Ibid.

20. Idem.

21. Tempels R.P. 1949, *La Philosophie bantoue*, Paris, Présence Africaine, p.14 (ce passage est aussi cité par Eboussi Boulaga, in : *Eveil philosophique africain*, Paris : L'Harmattan, 1984, p.19)

22. Senghor, Léopold Sédar, « Les leçons de Léo Frobenius », article dans Hommage à Frobenius, pour le Centenaire de sa naissance, 1973, in: *Liberté 3 : Négritude et civilisation de l'Universel*, Le Seuil, 1977, p. 398-402
23. Eza Boto, 1971, (1954) *Ville cruelle*, Paris : Présence africaine.
24. Ibid. p.21
25. Balandier, G. 1955, *Sociologie actuelle de l'Afrique noire : dynamique sociale en Afrique centrale*, PUF.